

Comment être chrétien en 2004 ?

Intervention d'Anne-Claire Baudin, théologienne,
le 12 juin 2004 lors de l'assemblée de sortie de la communauté

2004... 60 ans après le Débarquement, les cicatrices que nous portons de cette guerre et de la précédente... de la guerre d'Algérie. Les espérances conciliaires et révolutions culturelles. Et actuellement un monde explosif, particulièrement sur les terrains religieux. Un monde de personnes isolées et souvent souffrantes de douleurs psychiques et d'insécurité intérieure. Des douleurs de filiations. Une société de consommation où le cycle production-consommation tient lieu de sens, sans signification autre que la comparaison de soi au voisin, mais de sens : le sens du progrès (nous pouvons polluer, les scientifiques arrangeront les dégâts), le sens des sondages d'opinion.

Et là dessus s'entend la parole de Jésus « ne craignez pas, j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33) (au sens j'ai vaincu le monde, toutes ces saloperies, c'est le sens du mot ici : j'ai vaincu les larmes de deuil, le chômage, les angoisses existentielles, l'instrumentalisation des personnes, la fragmentation et l'isolement, le n'importe quoi destructeur). J'ai vaincu la haine dans le monde.

Mais comment porter cette parole ? Pour nous même et pour la culture contemporaine ?

J'ai lu vos documents et je voudrais d'abord vous dire le sentiment d'estime que j'ai ressenti à cette lecture. Vis-à-vis d'une communauté en recherche et qui en prend les moyens. Et qui prend les moyens aussi de l'autocritique, de l'évaluation des évolutions et de la fécondité de ce qui a été entrepris.

De cette estime j'ai d'abord estimé que j'avais plus à apprendre de vous qu'à vous apprendre quoique ce soit. Mais, puisque cela m'était demandé, j'ai cherché ce qui pourrait vous être utile.

Je ne vais pas faire le bilan des difficultés rencontrées par l'affirmation de la foi chrétienne dans la société contemporaine. Je mentionnerai uniquement le fait que cette affirmation est difficile. Il y a difficulté à formuler et difficulté à être entendu ou compris dans le registre profond de cette appartenance (non pas classé dans une catégorie qui repose sur un contresens). Le chrétien ne se reconnaît pas dans le reflet que lui renvoie a société. En 2004.

En 2004, c'est sûr, la vie est difficile. Mais l'homme des cavernes aussi avait une vie difficile. Courte et belle, mais très difficile. Nous habitons un pays de toutes les sécurités, une terre fertile avec du lait, avec du miel.

En 2004, c'est sûr, l'appartenance à l'Eglise est difficile. Les pasteurs rares et parfois fatigués, les modes d'appartenance sont contrariants. Mais tout de même, nous vivons de la foi dans la bonté du monde et du Dieu qui le crée, dans la foi de la bonté des hommes et du Dieu qui les crée et les conduit. Nous vivons de l'espérance de son action amoureuse envers sa création. Nous connaissons la force de l'amour et avons une certaine pratique de la fidélité qui évite de tout casser tout le temps.

Nous ne sommes pas les plus dépourvus des hommes. Je souhaitais dire cela et, de même que

je terminerai en parlant de notre aptitude à être en fête : je voudrais insister sur cet ensoleillement qui est le fond de la réflexion sur l'appartenance chrétienne des saint Merriens en 2004.

Mais il est vrai pourtant que nous ressentons plus encore la dureté de l'époque que nous tenons l'espérance de temps nouveaux et ne sommes pas résignés, persévérons à croire dans leur avènement. Cela donne la force d'entreprendre mais aussi fait ressortir en négatif ce qui est appelé à être soulagé.

Il est vrai aussi que les temps sont difficiles parce que l'affirmation d'identité chrétienne est perçue comme identitaire. Qu'elle est perçue comme inadéquate aux questions contemporaines, voire hors sujet. Que l'appartenance chrétienne est perçue comme aliénation et non comme une libération. Elle est aux yeux de la majorité un empêchement de tourner en rond. Essentiellement elle empêche : c'est là ce qui en est perçu. Alors, partant de là, que dois-je faire pour vivre en chrétien ?

Que dois-je faire ?

Je vous conduis par un détour dans le temps. *Je vais chercher la formulation de cette question et de la réponse au « que dois-je faire ? » dans un texte qui a deux mille sept cents ans d'âge.* C'est dire que son actualité n'est pas en cause.

En effet, je ressens à la lecture et à l'audition de ce que vous dites un souci complexe. Je cherche à simplifier. Je choisis volontairement un texte qui n'est pas du monde vigipirate-foulard-mondialisation parce que la façon dont la Bible ici nous éclaire est source de paix fondamentale. Je crois en effet que c'est sur la paix du fond que le choix des actions peut s'effectuer de façon féconde. Ce n'est pas le choix du directement opérationnel mais celui de la durée.

Ce texte est un extrait du livre du prophète Michée (6, 3-8). Je n'en traiterai qu'un verset. Il commence par une expression de tristesse de la part de Dieu. Ce Dieu craint d'avoir fatigué son peuple malgré tout le bien qu'il lui a fait. De même que nous craignons d'avoir fatigué nos contemporains par une présentation infidèle, un reflet déficient de ce qu'est l'appartenance au Christ. Or, si nous les avons fatigués, ils ont raison de ne plus écouter. Mais c'est grave. Puis vient l'interrogation qui est la vôtre : « que dois-je faire ? » Avec quelques propositions évoquées, dont celle du sacrifice humain qui n'est plus guère de mode. Des propositions hara-kiri, en place publique.

Et enfin la réponse, en tryptique, que nous considérerons tranquillement. Voici le texte :

"3 Mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je fatigué ? Réponds-moi.

4 Car je t'ai fait monter du pays d'Egypte, je t'ai racheté de la maison de servitude ; (...)"

6 "Avec quoi me présenterai-je devant Yahvé, me prosternerai-je devant le Dieu de la-haut ? Me présenterai-je avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ?

7 Prendra-t-il plaisir à des milliers de béliers, à des libations d'huile par torrents ? Faudra-t-il que j'offre mon aîné pour le prix de mon crime, le fruit de mes entrailles pour mon propre péché ?"

8 "On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que Yahvé réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse, de marcher humblement avec ton Dieu."

Les propositions seront retenues. Ce sont des formes vides. Au sens où l'on ne sait pas ce que signifie pour une personne particulière pratiquer la justice : s'entendre avec sa belle-mère, malgré tout ? Militer dans un parti politique oeuvrant pour ladite justice ? Donner de son propre bien dans un objectif d'équité entre les hémisphères sud et nord ?

Ce sont des formes vides qui respectent la diversité des voies. Certains sont d'un tel genre, d'autres différents. Nous avons la possibilité de ne pas tout faire puisque, en communauté, nous ne sommes pas seuls. Nous pouvons aussi évoluer au cours du temps et insister plus sur une chose puis sur une autre. Nous ne pouvons pas tout faire. A partir de deux lièvres, tout est perdu. Nous ne pouvons pas tout être. Cela vous le savez et cette force commune se sent dans vos textes.

Je disais que l'actualité du texte était hors de cause tant il est vieux pour nous. Mais son opportunité est en cause. Comment un texte de la première alliance peut-il nous aider à clarifier et à juger de notre fidélité évangélique ? Sans répondre de façon générale, disons que ce texte vaut pour nous parce que Jésus n'a pas fait autre chose que cela.

Bien sûr il a guéri et délivré. Il a porté l'avènement des temps nouveaux en donnant au monde la proximité du Dieu créateur jusqu'à sa participation à la mort de l'homme. Il est l'homme réalisé, notre vocation, celui que nous sommes appelés à être et qui ne sera pas laissé au tombeau parce que l'amour de Dieu ne délaisse jamais qui il aime, et qu'il aime les hommes.

Mais, dans les faits, il n'a fait que cela. Une marche humble avec son Dieu et Père jusqu'à la croix et la résurrection. Une attention aux choses et aux gens qui était de bonté ou de tendresse. Une pratique de la justice, qui ne juge pas sur d'autres critères de loi que l'observance de l'amour en l'homme.

Nous avons à sa suite à respecter l'ordre de ces choses, ce n'est pas doux, cela peut être martyrisant : si nous aimons les sensations fortes, nous apprécierons. Ce n'est pas doux. C'est une réponse paisible parce que fondamentale, mais qui porte parfois là où nous ne voudrions pas aller. Considérons-là ensemble, pour vous, en 2004.

Accomplir la justice

Une autre traduction propose de pratiquer la justice. Ce verbe de plénitude qu'est l'accomplissement, qui désigne l'opération de mener à terme, d'emplir, a pour complément un terme d'ajustement. Que ton oui soit oui. Mais aussi que l'équité advienne par tes actes répétés. Que ton pardon advienne par tes actes répétés. Que l'ajustement de toi-même et de chacun par l'équité sociale advienne par tes actes quotidiens.

Ce n'est pas difficile à dire. Ce n'est pas difficile à mémoriser comme intention mémorisable. Mais nous n'y sommes pas encore parvenus. Ni individuellement, ni collectivement.

Y travailler : on t'a dit ô homme d'accomplir la justice et cela est mentionné comme premier élément. Cette tâche est manifestement une préoccupation première pour vous aussi. Prendre acte que c'est bien la première à effectuer importe. Avant même l'exercice de l'amour qui pourrait être en paroles, l'amour en actes qui veut que le bien de chacun ne puisse se réaliser tant que certains souffrent d'isolement, du chômage ou de la pauvreté. Je vous cite : « l'intensité des souffrances découvertes incite parfois à prendre position pour construire des mécanismes de vie moins injustes ». Vous répugnez à un risque d'envolée spiritualiste qui

représente à vos yeux une fuite vers un idéal qui ne vaut pas si le frère souffre.

Michée est d'accord avec vous. En premier lieu, accomplir la justice.

-a- Pour cela nous en sommes pas seuls à travailler. Nous sommes avec tout un chacun : l'œuvre de Dieu est présente totalement dans cette pratique de la justice et de l'équité lorsqu'elle est effectuée par des personnes qui ignorent ou s'opposent au christianisme. Toute coopération est à considérer, du point de vue de la foi, comme coopération à l'œuvre de Dieu dans son monde pour le Royaume de justice et de paix. Les partenaires de ce travail n'en ont pas conscience. Nous non plus en général d'ailleurs, pris que nous sommes sur le moment par la recherche d'issues.

-b- Or travailler ensemble bien qu'avec des consciences différentes des enjeux, cela s'apprend.

Nous avons, en 2004, à apprendre à user de l'explication à la place de l'explosion. Nous sommes dans une société travaillée par les recherches identitaires, y compris dans l'Eglise d'ailleurs. Or l'appartenance religieuse est un facteur possible de violence. Y compris de la part des chrétiens.

Je voudrais dire ici que seul le détour par la pensée peut atténuer le recours à la violence. Les religions qui ne pensent pas, qui n'ont pas de théologie, risquent de ne trouver comme recours que la violence pour s'affirmer ou se défendre.

La pratique de la justice ne réside pas seulement dans l'engagement politique, syndical, caritatif. Elle réside aussi, bien que ce soit par un détour, dans le travail de réflexion de la foi chrétienne. Ce travail permettant le raisonnement argumentatif, qui vaut mieux que les bombes. Ce travail permettant aussi d'honorer le sens de plénitude qui s'entend dans la proposition d'accomplir la justice.

-c- Travailler ensemble à l'accomplissement de la justice, entre hommes, ensemble, c'est montrer en pratique que le christianisme, qui vit de la vérité, ne la possède pas seul et pour lui seul. Cela rencontre votre souhait de coopérer aux autres recherches, inter-religieuses par exemple, ou interculturelles.

Je voudrais vous dire à ce sujet que ce n'est qu'après un long temps d'écoute que peut être un peu comprise la proposition de l'interlocuteur. Et ceci vaut dans le cadre de l'accueil à l'Eglise, que vous savez pratiquer, ou de la coopération à un travail extra ecclésial.

Si nous ne pouvons pas parler, en milieu professionnel, de notre appartenance de foi, nous pouvons écouter. C'est très très très rare en 2004 de rencontrer des gens qui écoutent. Cela peut se faire, cela c'est aussi accomplir la justice. Cela est long mais passionnant. Alors la parole prise ensuite a un autre poids. Elle se dit chrétienne ou ne le dit pas, mais elle est audible par l'interlocuteur. Parce qu'il a été compris dans son monde propre. C'est un mode de procéder qui n'est pas éloigné du travail intellectuel réflexif. Pas éloigné non plus de la deuxième réponse de Michée : aimer avec tendresse.

Aimer avec tendresse

-a- aimer qui nous aime, ce n'est pas le problème. Mais aimer l'ennemi en 2004 ?

Un théologien, JB Metz, traite de la question de la possibilité de se laisser consoler, de ce refus de se laisser consoler dans la société contemporaine. Pour le pardon, l'amour avec tendresse de personnes imparfaites, le chrétien est en place d'avoir entendu qu'un pouvoir lui est accessible, donné. Comme donné à tous : de voir se modifier les relations intenable et qu'elles adviennent sous un nouveau jour. Que de nouvelles relations peuvent advenir. La

possibilité du neuf là où la vie peine. Au-delà des rechutes. Se restaurer dans le pardon, qui est une opération alimentaire, de survie. Qui se répète, 539 fois dit-il.

Quel rapport avec le christianisme en 2004 ? La possibilité d'aimer précisément dans une société où il est difficile de faire confiance aux autres et de s'engager dans une histoire de durée. Où il est difficile de voir autre chose que les relations de consommation. Or celles-là ne pardonnent pas. Et les hommes sont fragiles. Le chrétien, en 2004, doit dire : cessez la casse, c'est possible !

-b- dans le tendre amour, il y a les enfants. Je crois qu'il est bon qu'une communauté connaisse la capacité de foi des tout petits. Qu'elle a besoin d'eux et de leur façon de prendre les choses. D'abord parce qu'on ne peut pas inventer l'enfance : il faut la voir. Et donc, l'avoir près de soi. Par ailleurs parce que cette activité catéchétique, plus que tout autre chose, pousse à faire ce que nous ne savons pas faire : à dire le fond.

Les enfants n'écoutent pas le langage préformé. Pour eux, il faut inventer et ils nous donnent par ailleurs les mots de leurs joies et de leurs inquiétudes qui permettent d'inventer le langage nouveau : humblement.

-c- Enfin, dans le tendre amour il y a celui du rival, dans la même Eglise. Le rival est celui qui est dangereux pour nous précisément parce qu'il habite sur la même rive.

Que cherchent à dire par exemple ceux qui s'envolent vers le spirituel ? Pourquoi ne croient-ils plus guère dans la bonté du monde et la valeur des relations ? Il y a là un enjeu majeur du christianisme qui est de dire qu'il n'y a pas de point de fuite. Mais uniquement une intégration dans les conditions parfois difficiles de l'existence dont nous ne nous échapperons pas.

Uniquement le partage des joies, des espoirs et des peines des uns et des autres, pas de fugue hors du réel. Si Dieu s'y rend, c'est parce que nous y sommes. Restons-y et avec lui.

L'échappée belle vers le spirituel est très peu spirituelle. Elle dit surtout son malaise. Le salut proposé par le Dieu de la Bible ne s'effectue pas autrement qu'en entrant dans la mer (solidarité chômage, accueil de l'étranger et de chacun, réflexion et action politique etc.)

Marcher humblement avec ton Dieu

Les jeunes agenouillés ont envie de trouver l'amour éternel faute de trouver son action effective dans leur vie effective. Ils en perçoivent mieux la présence dans le retrait des conditions communes de vie.

Ils peuvent nous apprendre le recueillement et l'unité de l'esprit. Ils peuvent nous apprendre le désintéressement total dans la quête de Dieu. Mais vous pouvez leur apprendre la présence déjà-là de Dieu dans les conditions communes de la vie. Je crois qu'il y a, en 2004, un enjeu majeur qui est celui du refus du dualisme dans la compréhension chrétienne du monde.

Mais, par ailleurs, tout n'est pas toujours dans la lutte. Il y a aussi la fête et les chrétiens ont aussi cela à charge. Je suppose que d'autres époques ont su la fête chrétienne et je crois que nous ne savons plus le faire. Ou que nos fêtes sont devenues assez peu festives par rapport à celles que nous connaissons par ailleurs. Cela mérite réflexion. Mettez les plus jeunes et les plus vieux sur ce chantier de la fête, qu'ils nous réapprennent à danser. Pas seulement pour la réjouissance, mais aussi pour fêter la vie donnée et le Dieu qui la donne.

Nous ne savons pas dire le fond

Nous ne savons pas dire les choses du fond de la foi. Ce n'est pas plus facile que de dire les

choses du fond du cœur. Comment dire le « pour nous », comment dire l'espérance et l'effectivité du salut » ? (Prière euch. n°4) Je prends l'exemple de la liturgie. Un groupe de travail sur la prière eucharistique. Un évitement de la réflexion, « le tunnel ». Après cela il devient de plus en plus impossible de se dire chrétien socialement parce qu'on ne parvient plus à dire ce qui peut être important pour les autres et on en reste à des formules type que nous ne parvenons pas à habiter nous-mêmes. Le verbe est neuf ou il n'est pas.

Or il est très difficile de dire le fond des choses. Il est très difficile de dire pourquoi on est amoureux de quelqu'un et non pas du voisin. Or c'est important au moins pour trois personnes, cette affaire là. Il est très difficile de dire le fond des choses. Pour y parvenir, il faut consentir à la durée et au travail. A la patience aussi pour supporter que personne n'y arrive. Et puis ça vient. C'est cela que je veux dire, que ça vient. Il faut apprendre à le faire, mais c'est possible.

L'Eglise est un lieu de formation pour les pasteurs comme pour chacun. Sans quoi nous devenons sans parole.

Cette réflexion est un processus vivant, toujours nouveau. Une opération intellectuelle qui a son exigence intérieure. Elle est liée très nettement au désir de transmettre mais ce n'est pas tout. Il convient de joindre l'intelligence au cœur dans la question du sens et la quête de Dieu. Joindre l'intelligence au cœur de la foi : chacun peut, et à vrai dire, doit le faire.

Cela demande d'accepter la durée d'un long détour par la compréhension de ce qui se joue en profondeur en nous-même, ou en l'autre. Puis de le formuler. Puis, enfin, de formuler dans des termes semblables l'espérance qui nous est donnée.

C'est le choix de la durée. C'est un investissement. C'est ce qu'il y a de humble, aussi, de proche de l'humus de la terre, là où l'on met un pied devant l'autre. Je plaide ici un peu pour cela, en 2004.